

+ Bayonne le Juin 1923

A Monsieur l'abbé Barbier

Curé de Saint-Pec sur Nouvelle

Monsieur le Curé,

Mardi soir M. le Chanoine Saint-Nicse m'a remis l'Egloghe Argia. Les notes crayonnées dont vous avez bien voulu jalotner le texte disent assez la patience qui vous a conduit à poursuivre jusqu'au bout l'interminable lecture; elles révèlent aussi un examen attentif. Merci pour votre persévérante amabilité, merci pour vos judicieuses remarques.

Je les ai longuement méditées, ces remarques... et quelques-unes m'épouvantent un peu. Car si je dois en tenir compte, ce n'est pas un détail ou autre que j'aurai à corriger, c'est tout le drame à refondre.

Certes, le difficile n'est pas de distancer le jour de la remise des effets militaires de celui de l'Ordination; on peut également sans trop de peine allonger l'acte I<sup>er</sup>, décharger les longues scènes; la question orthographique n'offre rien d'insoluble, non plus. Mais supprimer les fatalités, supprimer le suicide, supprimer surtout la crise religieuse de Pierre, c'est supprimer le fond et le titre même de la pièce.

Par quoi remplacer tout cela ?

Au fait, est-il nécessaire de faire disparaître ces trois

pointe ? Voyez un peu.

1° Pareille accumulation de fatalités sur une famille semble peut-être invraisemblable. Surtout le cas de Piarrès n'est pas purement fatidique. Car — si j'ai bien compris — Piarrès existe, quoiqu'il ait un autre nom et n'habite point le Labourd. Il existe et ses malheurs aussi. On a enroulé la réalité, voilà tout.

2° Vous trouvez change « ce travail antime contre la foi qui finit par sombrer... dans cette même tête solide de paysan basque » — Tête solide ? Non, Piarrès n'est pas une « tête solide ». D'un bout à l'autre du drame, il se montre changeant : dès le premier acte, on le voit résister à Inazio, puis céder, enfin se redresser sous l'influence de Dominique ; un peu plus tard les mauvais camarades le gagnent ; et veut se tuer, la voir de son enfant l'arrête ; il résiste à Dieu et sa méditation de blasphématoire lui devient salutaire. Une de fluctuations dans cette aruelle ! Non, on n'a pas songé à faire de Piarrès une « tête solide de paysan basque » ! Chez les basques tous les caractères humains se renouvellent, les inconstants comme les autres, les Piarrès comme les Joseph...

3° Quant au suicide, il n'est pas inédit dans les faits divers de notre Esthél. Herrin. Je pourrais vous en citer quatre cas. Le suicide sur une tombe, j'avoue que je n'ai jamais vu ça ; peut-être y aura-t-il moyen de trouver autre chose de moins romantique.

Tout cela en somme, touche à la charpente de la pièce. Cette charpente a été construite par M. l'abbé Harosteguy. Il essaya lui-même de développer le premier acte et, fatigué de cet effort, pria M. l'abbé Harosteguy de continuer son œuvre : celui-ci acheva le premier acte et eut le courage d'en composer un second. Son courage n'alla pas plus loin.

Un beau jour l'abbé Léon m'écrivit de m'attaquer au mercure et me confia les plans de M. Harosteguy ainsi que les 2 actes déjà rédigés. Je gardai les leçons partielles du premier acte, et du second quelques idées — peu de choses — car c'était un bric-à-brac parfait. Et le travail se fit.

Comme vous voyez, je ne suis guère coupable que du style et même sur ce terrain, semble-t-il, Monsieur le Curé, nous ne sommes pas d'accord.

Vous voulez un basque littéraire, populaire et dialectal, c'est ce que ressort clairement de l'ensemble de vos corrections.

Vous voulez une langue littéraire, conforme aux règles grammaticales. Dans cet ordre d'idée, vous condamnez eman nau, barla negaze, minhar eziten. Vous avez raison et j'ai la chana d'être du même avis.

Vous voulez une langue populaire, vous excluez le néologisme criard, vous admettez des mots d'origine « celtique » — je pense m'être largement rallié à ce point de vue, dans Egiakto Argia.

Mais voici où, peut-être, nous divergeons.

Vous tenez à ce qu'une œuvre soit écrite dans un seul dialecte. Vous me donnez à choisir entre gazi-dio et zako-dako, ne pouvant souffrir le gazi des Labourdais à côté du dako des Bas-navarrais. Dans le même esprit, vous écarterez agitzea qui est courant en Armitage et qui a sur gerthaztea l'avantage de ne pas venir du latin. (Noter que j'emploie concurremment gerthaztea). Idem, vous refusez le mot hagin, cf. et l'expression elie motzik, qui pourtant sont empruntés au peuple, etc. Vous pouvez avoir de bonnes raisons pour en user aussi.

Il en est de bonnes pour en user différemment. En ce qui me concerne, je n'hésite pas à recourir aux dialectes voisins :

1) pour varier mon vocabulaire en y prenant des synonymes (agitzea, erzea, herharri...); 2) pour l'enrichir (hagin); 3) et surtout pour régulariser le verbe (1) barintza... mintzan... etc.)

Dans cette voie Axular, Haraneder, Goyetche, Durisson, Antelbidé ont marché les premiers ; ils n'en sont bien connus.

A côté de l'exemple de nos grands auteurs, on peut considérer l'exemple d'une grande langue : la langue

(1) A ce propos, il est curieux de constater que la Basse-Navarre offre des formes verbales très voisines des formes théosiques.

Ainsi réciproquement, si j'étais dit se dire : ba nind-iza ; n'ait-a pas le barintza des Ostavarrais ? ; j'étais = nind-iza-n ; n'ait-a pas le mintzan de Garazi ?

De même il nous est = di-iza-ku ou di-iza-ki-qu. Or en pays de Aire, (à Anabete - Charritte, par a.) on trouve ditzaitte, bien plus régulier que le zaitte des Labourdais.

française. Au lieu de certains linguistes, elle comprend une bonne douzaine de dialectes oncore de nos jours (en dehors des patois et de l'argot) Chaque région a son français. Cependant tous les français se comprennent, précisément à cause de l'inter-pénétration des dialectes chez les auteurs. Pourquoi ne point essayer le même procédé en langue ?

Telles sont les pensées que je me ~~serais~~ permis de vous exposer en toute confiance, franchise et simplicité pour vous prévenir de ma inégale soumission à vos diverses remarques. Pardonnez-moi cette juvénile audace et ne craignez pas de redresser les erreurs que j'ai pu semer dans cette lettre. Avant à la pièce, dites-moi honnêtement si cela vaut la peine que je la refasse en effaçant seulement les corrections concédées ou bien s'il vaut mieux la laisser dormir dans mes cartons. Vos conseils ne me seront jamais complètement inutiles et je vous en serai bien reconnaissant.

Monsieur le Curé,

Veuillez excuser la longueur de cette communication, agréer mes remerciements les plus sincères et l'expression de mon plus grand respect.

Yainke Baitan agur

Pierre Lapitte

élève au Grand-Séminaire de Bayonne.